(Extrait des Soirées Canadiennes.)

FORESTIERS ET VOYAGEURS. ÉTUDE DE MŒURS.

HISTOIRE DU PÈRE MICHEL.

4

Le passeur de mitis.

(Suite.)

Les anglais avaient établi des relations commerciales avec la Baie-des-Chaleurs, et ils commençaient à former des établissements dans la Gaspésie. Dans ce temps là il n'y avait pas de bateaux à vapeurs, et le moyen le plus prompt et le plus sûr de communiquer avec ces endroits était de passer par Métis, en suivant le sentier des sauvages jusqu'au lac Matapédia; puis de là, par un autre sentier et à la raquette en hiver, par les lacs et les rivières, et en été jusqu'à Ristigouche. C'est encore aujourd'hui la route que suit la poste, avec cette différence que le chemin est un peu plus large que le sentier des plaques.

Coundo se dit à lui-même : voilà mon heure arrivée ! Son petit sauvage, qu'il appelait *Byette*, avait alors seize ans et c'était déjà un assez rude gaillard.

Prenant froidement ses mesures, Coundo alla s'établir en compagnie de *Byette* sur les bords de la rivière Métis. Il lit savoir partout qu'il se chargeait de faire passer la rivière et les bois jusqu'à Matapédia, où il y avait d'autres guides, à tous les voyageurs qui désiraient aller à Ristigouche.

Pendant un an, tous ceux qui se confièrent à Coundo n'eurent qu'à se louer de son zèle, de son habileté, de ses attentions et de sa diligence à les servir. Bref sa réputation était faite ; on disait à tous ceux qui voulaient se rendre dans la Baie-des-Chaleurs :—Allez trouver *Coundo le passeur de Métis*.

Un jour se présente à la cabane du passeur un bourgeois anglais : il demande à Coundo si ce n'est pas lui qui a servi de guide à un de ses amis qu'il nomme, l'année précédente : sur la réponse affirmative du sauvage, il l'engage pour le conduire à Matapédia.

On partit et tout alla à merveille pendant quelques heures ; mais une fois enfoncé dans le bois, Coundo dit à l'Anglais :

—Arrêtons ici.

—Pourquoi, dit l'anglais !

—Parceque je suis fatigué. Il y a longtemps que je suis fatigué. Tiens j'ai une douleur là ! Il mettait la main sur son cœur. Puis il s'assit en soupirant, sur un tronc d'arbre renversé.

L'anglais s'assit sur le même arbre, pendant que *Byette* avait l'air de mettre en ordre le bagage et les autres effets déposés tout près de Coundo.

—Tu es anglais, toi, dit le sauvage à l'étranger ?

—Oui, je suis anglais.

—Ton père était anglais ?

—Oui, mon père était anglais.

—Ta Mère était anglaise ?

—Oui, ma mère était anglaise.

—Ils sont morts tes parents ?

—Oui, ils sont morts.

—C'est dommage ! As-tu une femme ?

—Non, je ne suis pas marié.

—C'est dommage, répéta une seconde fois Coundo.

—Mais, dit l'anglais, pourquoi me tiens-tu cet étrange langage, et pourquoi me regardes-tu fixement ainsi.

—Je vais te le dire, rép'iqua Coundo parlant toujours tranquillement et mesurant chaque parole. Il y a neuf ans, *Byette* que voici avait sept ans, il a tout vu ; il y a neuf ans j'avais une femme, j'avais un vieux père et une vieille mère : jusque-là nous avions vécu heureux, allant partout où cela nous plaisait et retournant à Ristigouche, de temps à autre, pour revoir nos gens de la même nation ; tranquilles partout, bons amis avec les canadiens, les acadiens et les français. Il y a neuf ans ma femme a été tuée, ensuite mon père est mort de misère, ensuite ma mère est morte aussi de misère et de chagrin. J'ai tout vu ça, moi !... Sais-tu qui a tué ma femme ? Sais-tu qui a fait mourir mon père et ma mère de misère et de chagrin ?

Sans attendre de réponse, Coundo s'étant levé se posant en face de l'étranger et, prenant des mains de *Byette* son fusil tout armé, il ajoutait :—C'étaient des anglais comme toi !... Au même moment le malheureux voyageur tombait mort sous la balle de Coundo.

Le terrible micmac tua ainsi, avec la même froideur et la même férocité deux autres anglais ; puis il prit les bois pour n'être pas appréhendé ; toujours accompagné de *Byette* qui, sauf le respect dû à son baptême, était un véritable payen. Ils vécurent tous les deux dans l'intérieur du pays, comme des ours, pendant quelques années.

Coundo avait un frère plus jeune que lui qui, comme les autres micmacs, était venu de nouveau habiter le village de Ristigouche.

Un jour, c'était la veille de la fête de Sainte-Anne, on vit arriver un canot monté de trois hommes : il venait du haut pays, par la rivière Ristigouche. Dans ce canot était *Coundo*, malade au point de se traîner à peine, son frère et *Byette*.

Le lendemain le Missionnaire annonça aux micmacs que, grâce à l'intercession de Ste.-Anne, la patronne des sauvages, un grand pécheur était devenu repentant. Il ajouta que le pénitent, consentant à imiter les premiers chrétiens, désirait faire une confession publique de ses crimes et en demander solennellement pardon à Dieu et aux hommes : il pria les sauvages de se rendre à la demeure du frère du coupable, parceque celui-ci était trop malade pour se transporter ailleurs.

Coundo fit ce que le missionnaire lui avait conseillé et qu'il avait promis de faire : il se réconcilia avec Dieu et mourut, quelques mois après, dans les sentiments d'un sincère repentir. *Byette* fut instruit des vérités de la religion et, l'année suivante, admis à la première communion.

C'est Noël le Micmac qui m'a raconté cette histoire.

C'est encore ce même Noël qui m'a montré, sur les bords du lac Métis, la tombe d'un missionnaire. Vous avez dû entendre parler de cela ; car ceux qui ont fréquenté ces bois-ci n'en sont pas ignorants. Cette tombe, au milieu de la forêt, est couverte de fleurs et de fruits sauvages tout l'été ; elle est surmontée d'une croix de bois et entourée d'une petite palissade, lesquelles ont été déjà plusieurs fois renouvelées.

Ce sont les sauvages et les chasseurs qui entretiennent la clôture et la croix ; jamais ils ne passent dans ces endroits sans aller faire une prière sur ce tombeau et voir si tout est en ordre.

On ne connaît pas le nom de ce missionnaire ; on ne sait pas non plus, s'il s'est noyé, ou s'il est mort par quelqu'autre accident. On explique sa présence en ce lieu, en supposant qu'il voulait se rendre de Métis à la Rivière-Saint-Jean, en suivant une route